Ami du Clergé du 20 avril 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Communions solennelles. — A LA MESSE : III. Le symbolisme des vêtements blancs, du voile et du cierge, 241. — AUX VÊPRES : I. Les promesses du baptême, 242. — II. Les vêtements de la Communion solennelle, programme de vie chrétienne, 244.
A l'école des Saints. — XXI. SS. Soter et Caius, papes : les leçons du martyre, 246. — XXII. S. Fidèle de Sigmaringen : la mortification, 248.
Allocutions de mariage. — I. Devoirs et espérances, 250. — II. Les conditions du vrai bonheur ici-bas, 252.
Explication du Catechisme. — *11e Leçon* : Ve-VIIe articles du Symbole : la descente de Jésus Christ aux enfers, sa vie glorieuse, 254.

COMMUNIONS SOLENNELLES

A la messe

III

LE SYMBOLISME DES VÊTEMENTS BLANCS, DU VOILE ET DU CIERGE

Mes chers enfants,

Ce n'est pas la première fois que vous avez le bonheur d'approcher de la sainte Table : vous l'avez déjà fait bien souvent et bien souvent aussi je vous ai redit les dispositions avec lesquelles on doit venir s'y agenouiller. Aujourd'hui, étant donnée la solennité de la communion que vous allez faire, ces dispositions doivent être plus parfaites encore que de coutume. Ce n'est pas moi, cette fois, qui vous les rappellerai ; ce sont vos bons parents, vos bonnes mamans qui se sont chargées de le faire par la blanche toilette dont elles vous ont revêtues, le voile dont elles ont paré votre front, le cierge qu'elles ont mis en votre main, le beau livre de messe qu'elles vous ont acheté, la médaille de la Vierge qu'elles ont suspendue à votre cou et le chapelet qu'elles ont enroulé autour de votre poignet. Tous ces objets ont leur symbolisme. Je vous parlerai ce matin de ceux qui indiquent plus spécialement les dispositions qui doivent être les vôtres aujourd'hui et chaque fois que vous aurez le bonheur de communier. Je vous parlerai des autres ce soir.

I

Et d'abord, que signifient les vêtements blancs dont vous êtes revêtues ? Ils indiquent, vous le devinez, l'innocence, l'éclatante blancheur dont votre âme doit être parée pour devenir le ciboire vivant de N.-S. Jésus-Christ. Ces vêtements blancs rappellent ceux de votre baptême. Oh ! qu'elle était belle, votre âme, ce jour-là, lorsque l'eau sainte ayant coulé sur votre front eut effacé le péché originel ! Comme Dieu se plaisait à la contempler, comme il vous montrait à ses anges avec amour en disant comme jadis après le baptême de Notre-Seigneur : « Cette petite fille est devenue mon enfant bien-aimée en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Qu'il serait à désirer que cette innocence soit la nôtre chaque fois que nous allons communier ! C'est afin que la première fois du moins qu'ils s'approchent de la Table sainte les petits enfants aient encore cette innocence, que l'Eglise désire si vivement les voir communier dès l'âge de raison, avant qu'ils aient eu le temps de commettre une faute grave.

En tout cas, si nous l'avons perdue, nous devons avoir soin de la recouvrer par la bonne réception du sacrement de pénitence. Lorsque Notre-Seigneur fit faire la Première Communion à ses apôtres, il leur lava les pieds et leur dit ensuite : « Vous êtes purs. » Il faut qu'il puisse en dire autant de nous quand nous sortons du confessionnal et que nous nous disposons à communier. Vous ne viendrez pas toujours communier revêtues des blanches livrées que vous portez et qui vous font ressembler à la Vierge immaculée, dont les blancs vêtements à Lourdes éclipsaient la blancheur des Pyrénées couvertes de neige, mais il faudra que chaque fois votre âme ait cette blancheur. Il ne faut rien exagérer, cependant. Votre âme aura la pureté voulue pour communier toutes les fois qu'elle sera exempte de péché mortel. Les péchés véniels ne lui faisant pas perdre la grâce de Dieu, ne sont pas un obstacle à la pieuse et fructueuse réception de la Sainte Eucharistie.

II

Je vois également sur votre front un long voile qui descend sur vos épaules et vous enveloppe entièrement. Ce voile est l'emblème de la modestie avec laquelle vous devez toujours pénétrer dans l'église et approcher des saints autels. Cette modestie, vous devez la pratiquer en tout temps, et on l'oublie trop aujourd'hui. Les femmes, les jeunes filles entrent à l'église tête nue, en cheveux, sans se douter qu'elles commettent une irrévérence et désobéissent à S. Paul qui ordonnait aux chrétiens de son temps de ne prier que la tête découverte et aux femmes la tête voilée. (I Cor., II, 15). Or si telle doit être notre modestie quand nous venons à l'église, que ne doit-elle pas être quand nous approchons de la sainte Table et allons communier !

« *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus,* disait le même S. Paul, *Dominus enim prope est.* Que votre modestie apparaisse aux yeux de tous, car le Seigneur est proche. » Or quand est-il plus proche que quand on va le recevoir ? Chaque fois que vous allez communier, soyez donc modestes, mes enfants, dans vos vêtements. N'approchez jamais de la Table sainte vêtues d'habits comme on en voit de nos jours et que doit rougir de porter non seulement toute fille chrétienne, mais toute honnête femme. Soyez modestes dans votre tenue, dans vos regards, dans tout votre extérieur. Que votre recueillement soit parfait.

Quel est le but du voile ? C'est de protéger celles qui le portent, c'est de les isoler en quelque façon du monde, en sorte qu'elles vont et viennent dans le monde comme si elles n'étaient pas du monde. La religieuse porte un voile qui emprisonne ses regards et l'empêche de voir tout ce qui se passe autour d'elle, parce que, morte au monde, les choses du monde ne l'intéressent plus. Les personnes en deuil s'enferment dans de longs voiles de crêpe comme pour s'isoler du monde, elles aussi, pour n'être pas distraites par lui et pouvoir se livrer tout entières à leur douleur et à leurs regrets. Eh bien ! la Première Communiante est enveloppée d'un long voile, elle aussi, pour marquer qu'elle ne doit pas regarder à gauche ni à droite, ni s'occuper de ce qui se passe autour d'elle. Avant comme après la communion, le monde ne doit plus exister pour elle. Elle doit être toute à Jésus comme Jésus et tout à elle.

III

Quand vous êtes entrées à l'église tout à l'heure, vous portiez un cierge que vous tiendrez allumé aux différentes cérémonies de ce beau jour. Ce cierge a, lui aussi, sa signification : la flamme éclaire et échauffe.

La lumière qu'elle produit est l'image de la foi vive qui doit illuminer votre âme lorsque vous allez communier. Cette foi, vous la proclamerez dans un instant quand vous direz : « O Jésus, Fils du Dieu vivant, je crois que vous êtes réellement dans le T. S. Sacrement de l'autel et que je vais vous y recevoir tout entier, votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité. »

Il ne faut pas que ces paroles soient une vaine formule sur vos lèvres ; il faut qu'elles soient l'expression de votre foi profonde, de votre croyance convaincue. Ce Dieu qui se cache dans la sainte Hostie et qui se donne à nous dans la communion, vous ne le voyez pas, à la vérité, vous ne voyez pas son admirable visage qui fait le ravissement des anges, vous ne voyez ni ses mains ni ses pieds ni aucune partie de son corps. Sur la croix il ne cachait que sa divinité ; dans l'Hostie il dissimule même son humanité. Mais nous avons mieux que le témoignage de nos yeux pour croire à sa présence réelle, nous avons son propre témoignage à lui, son affirmation plusieurs fois renouvelée : « Je suis le pain vivant descendu du ciel... ma chair est vraiment une nourriture et mon sang véritablement un breuvage. Le pain que je vous donnerai, c'est mon corps. »

Les Apôtres ont cru sans hésiter à la parole de leur Maître, et quand, à la dernière Cène, ayant accompli le prodige annoncé, il leur présenta le pain consacré en leur disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps, » ils le reçurent avec la plus grande foi et le plus grand respect. Et comment auraient-ils douté un seul instant ? Ne l'avaient-ils pas vu pendant trois ans accomplir des miracles plus extraordinaires encore : changer l'eau en vin, multiplier les pains, guérir les malades, ressusciter les morts ? Croyons donc comme eux, et que notre foi à tous soit aussi vive que la flamme de votre cierge.

Mais la flamme de votre cierge ne fait pas qu'éclairer, elle échauffe, elle est ardente, elle est brûlante, et en cela elle est l'image de l'amour ardent, de l'amour brûlant dont notre cœur doit être rempli pour Notre-Seigneur quand nous le recevons. Son voisinage et sa parole seuls suffisaient à rendre brûlant le cœur des disciples d'Emmaüs le soir de Pâques. « N'est-il pas vrai, se disaient-ils quand Jésus les eut quittés après s'être fait reconnaître d'eux, n'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant tandis qu'il nous parlait le long du chemin ? » Oh ! comme la Sainte Vierge aimait Notre-Seigneur lorsqu'elle le pressait sur son cœur ! Comme S. Joseph l'aimait aussi lorsqu'il le recevait dans ses mains et le serrait dans ses bras ! Voilà comme il faut que nous l'aimions quand nous le recevons dans la communion. Et cela ne nous est pas difficile si nous nous souvenons qu'il est notre bienfaiteur et notre Sauveur et combien il nous aime lui-même.

* *

Mes enfants, communiez toujours ainsi, avec une âme aussi blanche que les vêtements que vous portez aujourd'hui, avec une modestie et un recueillement qui feront l'édification de tous ceux qui vous verront, avec une foi aussi vive et un amour de Dieu aussi ardent que la flamme de votre cierge de Communion solennelle. Oui, communiez toujours ainsi et faites-le souvent. Alors la communion sera pour vous la source d'abondantes grâces pendant cette vie, et dans l'autre le gage de la vie éternelle et de la résurrection glorieuse. Ainsi soit-il.

Aux Vêpres

I

LES PROMESSES DU BAPTÊME

Mes chers enfants,

Nous voici réunis pour une cérémonie moins grandiose, moins divine, il est vrai, que celle de ce matin, mais pourtant importante et qui ne s'omet jamais le jour de la communion solennelle.

Il y a douze ans, la naissance d'un enfant apportait la joie au foyer. Mais dans ce foyer chrétien on savait que ce petit était souillé de la tache originelle, que le ciel lui était fermé. Aussi s'empressa-t-on de l'apporter à l'église, pour qu'il y fût baptisé.

Aussitôt averti de l'approche de l'enfant, le prêtre se précipite pour lui interdire l'accès du temple sacré. Cet enfant est un païen, il ne peut y entrer.

Alors un dialogue touchant commence entre le prêtre et l'enfant, par l'intermédiaire du parrain et de la marraine. Ecoutez-en quelques passages : « Enfant, que demandes-tu ? — La foi. — Et que te donnera la foi ? — La vie éternelle. »

Après diverses cérémonies le prêtre ajoute : « Renonces-tu à Satan ? — J'y renonce. — A ses œuvres ? — J'y renonce. — A ses plaisirs ? — J'y renonce. » Et ce n'est qu'après la triple répétition de ces paroles de renonciation que le prêtre verse l'eau sainte sur la tête de l'enfant. L'Eglise compte un fidèle de plus et le clocher en porte au loin la nouvelle en joyeux carillons.

Cet enfant chrétien, c'était vous. Vous avez grandi depuis, et en apprenant le catéchisme vous avez connu la nature et l'étendue des obligations contractées au jour de votre baptême. Ce matin Jésus est venu à vous, ce soir c'est vous qui allez à lui, pour ratifier solennellement les promesses faites alors en votre nom.

Dans le silence recueilli du temple, devant Notre-Seigneur au tabernacle, devant les anges qui entourent l'autel, en présence des prêtres, de vos parents, de vos camarades, de vos compagnes, vous allez, la main sur l'Evangile, prononcer un serment, c'est-à-dire un acte solennel, sacré. Je dois vous l'expliquer.

Il y a deux parties bien distinctes dans ce serment. Voici la première :

I. — *Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres*

1. Qu'est-ce, Satan ? C'est l'ennemi de Dieu et des hommes.

Satan est l'ennemi infernal. C'est l'esprit du mal, c'est l'ange révolté, c'est le roi des enfers, le prince des damnés, c'est le tentateur, le séducteur, c'est l'ennemi des âmes. C'est le mauvais, c'est le génie de l'infernale iniquité, des mystères de perversion, l'esprit de malice, le lion rugissant, rôdant sans cesse autour de nous, guettant les âmes, embusqué sur tous les chemins pour les dépouiller de la grâce.

Mais c'est un ennemi rusé. Le démon n'aime pas qu'on l'appelle « Satan » ; il ne présente pas à certaines âmes le mal sous son hideux aspect, la volupté sous ce qu'elle a de plus répugnant, car on s'enfuirait ; il se fait appeler « Lucifer, » qui était son nom avant sa chute, qui signifie ange de lumière, génie du bien. Il trompe alors plus facilement sous couleur de civilisation moderne, d'art, de philosophie ; il multiplie ainsi les théâtres, les cinémas, les musées, la musique, la peinture. Jésus est trop austère, dit-il, il défend les joies légitimes, les fêtes de famille, les bals de société, les toilettes, les bronzes d'art au salon, les gravures de grands maîtres, les romans du jour etc... Les aveugles n'y voient rien, les bons se laissent prendre au piège des associations de sport, comités scolaires, ligues de l'enseignement, de la franc-maçonnerie sous couleur de philanthropie. Lucifer pousse même aux œuvres de charité trop mondaines, à la musique d'église trop théâtrale, amalgame de piété et de volupté. Satan modernisé, voilà Lucifer.

C'est un ennemi irréconciliable. Satan ne désarme jamais. S'il paraît se retirer un instant, c'est pour préparer de nouvelles ruses, c'est pour donner une fausse sécurité à l'âme. Donc veillez le jour, la nuit, dans la jeunesse comme dans l'âge mûr. Du berceau à la tombe la lutte est engagée. Pour réussir, peu importent au démon le temps et le mode. Il consacrera vingt ans, s'il le faut, à miner votre âme par un travail sourd et continu. S'il ne peut vous écraser sous un rocher, il vous étouffera sous un monceau de cendres ; s'il ne peut vous foudroyer par l'apoplexie, il vous éteindra comme à votre insu par la consomption.

2. Que sont les pompes du démon ?

Les pompes, ce sont les idées et les voluptés du monde, les attraits coupables, les fêtes bruyantes, tout ce qui porte au mal, tout ce qui vous éloigne de la loi de Dieu, tout ce qui enfièvre le cœur et le pousse aux attraits de la chair.

Les œuvres du démon, c'est le péché qui nous fait ennemis de Dieu, nous enlève notre part de Paradis, nous rend dignes de l'enfer, du feu éternel. Le rôle du démon est de nous faire pécher et de nous amener en enfer pour y maudire Dieu durant toute l'éternité. Jamais il n'est plus content que lorsqu'il a fait tomber une âme dans le péché : c'est son triomphe. Il ne travaille que pour cela. Les œuvres du démon, voulez-vous les voir ? Descendez dans les bagnes, interrogez ces malheureux que le crime a perdus. Entrez dans les hôpitaux, approchez-vous du lit de ce jeune homme, tué à vingt ans par la débauche ; demandez à tous ces gens ce qui les a amenés là ; ils vous répondront : « Le démon nous a trompés. *Serpens decepit me.* »

Que voulez-vous dire par ces mots : « Je renonce à Satan » ?

O Satan, j'ai trop souffert de t'avoir écouté. Je renonce à toi désormais, je ne veux plus être ton ami, ton sujet, ton esclave, ta victime. Trop longtemps j'ai été le jouet de tes tentations, je ne veux plus risquer mon salut. C'en est fait ; en face du ciel et de la terre, je crie : « Arrière ! Satan. *Vade retro, Satana.* » Non seulement je ne veux plus te connaître ni t'obéir, mais je suis décidé à te combattre, à lutter contre toi sans relâche.

Voici la seconde partie :

II. — *Je m'attache à Jésus pour toujours*

Qu'est-ce que Jésus-Christ ?

C'est notre Dieu, c'est notre Sauveur, notre ami, notre frère. C'est lui qui nous a pardonné nos fautes, qui nous a nourris ce matin de son corps et de son sang. C'est le bon Pasteur qui rapporte au bercail la brebis égarée ; c'est le père de famille qui accueille avec bonté le pauvre enfant prodigue. C'est le Sauveur qui nous dit en nous montrant son Cœur : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes. »

Qu'est-ce à dire : « Je m'attache à Jésus-Christ » ?

Je suis son enfant par le baptême, son soldat par la confirmation, son tabernacle par la communion ; je crois à son Evangile, j'espère en ses pro-

messes, je l'aime de tout mon cœur. Je veux lui obéir, je ne veux plus l'offenser par mes péchés, je lui serai désormais fidèle. Arrière le respect humain ! Je serai assidu à la messe du dimanche, à la confession, à la communion fréquente. Je suis chrétien ; voilà ma gloire, mon espérance... je m'engage aujourd'hui librement... Je resterai fièrement chrétien, chrétien sans peur et sans reproche, non pas chrétien à demi, mais chrétien totalement. Dans ma vie Dieu sera toujours premier servi.

Et cela pour toujours.

Non pas pour aujourd'hui, pour la semaine de la communion solennelle, pour une année, pour ma jeunesse, mais pour toujours. Fidélité sans défaillance : à la vie, à la mort.

Vous serez persévérants. Le soir de la communion solennelle, le cœur du pasteur est souvent angoissé. En regardant les enfants il se pose cette question : Va-t-il rester fidèle à son serment ? Va-t-il trahir ses promesses ? Quand on lui demandera : « Qu'est devenu un tel ? » faudra-t-il qu'il réponde : « Une bête cruelle a dévoré mon fils » et qu'il pleure sur lui sans vouloir être consolé ? Ce cher petit garçon si docile, si intelligent, si pur, lui faudra-t-il le voir perdu ? Cette gracieuse petite fille si innocente, si modeste, si pieuse aussi, devra-t-on dire d'elle qu'elle a renié son baptême ?

Ah ! ne faites pas un tel chagrin à votre pasteur. Répondez à Notre-Seigneur qui vous demande comme il demandait une fois à ses apôtres : « Vous aussi, voulez-vous me quitter ? » — « Seigneur, jamais nous ne vous quitterons, à qui irions-nous ? Vous avez seul les paroles de la vie éternelle. »

Approchez maintenant, et, la main sur l'Evangile, prononcez votre serment.

II

LES VÊTEMENTS DE LA COMMUNION SOLENNELLE, PROGRAMME DE VIE CHRÉTIENNE

Mes chers enfants,

Je vous ai montré ce matin dans vos blancs vêtements, votre voile et votre cierge, le symbole des dispositions que vous devez avoir pour approcher de la sainte Table. Mais ces objets ne sont pas seulement un symbole, ils sont un programme et vous indiquent ce que vous devrez être et faire pour rester fidèles aux promesses de votre baptême, que vous allez renouveler.

I

Vos vêtements blancs sont l'image de la vie pure qu'il vous faudra toujours mener si réellement vous voulez renoncer à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et vivre et mourir pour Jésus-Christ. La blancheur de votre toilette est bien fragile et il faudrait peu de chose pour la compromettre et la souiller. Aussi que de précautions vous prenez pour la préserver des taches ! Comme vous évitez avec soin de passer dans les endroits boueux ou d'aller dans les lieux malpropres par peur de la salir ! Eh bien ! beaucoup plus fragile encore est le trésor de l'innocence et de la pureté que vous portez en vous. Pour conserver cette innocence, il vous faudra prendre également beaucoup de précautions. Il vous faudra fuir le péché et les occasions du péché. Vos parents vous y aideront. Vos enfants, m. f., et en ce moment je ne parle pas seulement de ceux qui sont là, mais de tous vos enfants en général, vos enfants n'ont pas d'expérience, ils ne voient pas le danger qui peut menacer leur innocence et où peut sombrer leur vertu et leur honneur. C'est à vous de le deviner pour eux, de les mettre en garde contre lui, de les tenir éloignés des occasions du péché.

Et que ces occasions sont nombreuses aujourd'hui ! On les multiplie comme à plaisir. Pour gagner quelques misérables francs en amenant à leur auberge une clientèle peu nombreuse sans doute habituellement, depuis quelque temps des cabaretiers organisent ici et là des fêtes qui sont autant de rendez-vous de débauche, auxquels ils convoquent toute la jeunesse de la contrée. Hier c'était la fête d'une gare, demain ce sera la fête d'une digue, après-demain celle du pont d'un canal, que sais-je ? C'est l'exploitation non seulement du porte-monnaie de vos jeunes gens, mais de leur santé, de leur vertu, de leur honneur. N'encouragez pas, en répondant à ces invitations intéressées, ceux qui organisent ces entreprises de perdition de la jeunesse. Tenez-en vos enfants éloignés, gardez-les auprès de vous et avec vous : nulle part ils ne seront aussi bien et leur vertu en égale sécurité.

Dans dix ou quinze ans, ces chères enfants reviendront là, au pied de l'autel, pour y recevoir un autre sacrement si telle est la volonté de Dieu et leur vocation. Si vous voulez avoir la consolation et la fierté de les y amener parées des virginales livrées dont elles sont revêtues aujourd'hui, veillez à ce qu'elles les gardent intactes et ne les traînent pas dans la boue auparavant. C'est surtout de votre vigilance que cela dépend, et vous savez bien que je ne demande qu'à vous y aider.

II

Quelque soin néanmoins que vous preniez de votre blanche toilette, pour peu que vous la mettiez et sortiez avec elle, elle aura bien vite perdu son éclatante blancheur, car il est impossible de marcher longtemps ici-bas sans se salir, sans amasser de la poussière et des taches. Heureusement il y a encore de l'eau à la fontaine. Lavés avec soin dans une belle eau claire, passés au bleu, amidonnés et bien repassés, les vêtements que vous portez retrouveront la blancheur qu'ils possèdent aujourd'hui, et cela autant de fois que ce sera nécessaire.

Eh bien ! mes enfants, quelques précautions que

vous preniez pour conserver vos âmes pures, il est impossible de vivre dans ce monde corrompu et corrupteur sans y contracter des souillures. Vous commettrez des fautes, c'est certain, et ces fautes diminueront la blancheur de votre âme et parfois peut-être la lui feront perdre complètement. Souvenez-vous alors que Notre-Seigneur a institué un sacrement pour rendre à notre âme souillée par le péché sa grâce et sa beauté. C'est le sacrement de pénitence. Approchez-vous-en souvent et souvent aussi approchez-vous de la sainte Table où vous vous êtes agenouillés ce matin. Tant qu'un jeune homme, une jeune fille s'approche régulièrement des sacrements, c'est bon signe, il peut faire des faux pas comme tout le monde, mais s'il se relève aussitôt avec la résolution d'être à l'avenir plus sage et plus prudent, il n'y a que demi-mal. Mais quand on abandonne les sacrements, quand on ne s'en approche plus qu'une ou deux fois par an, c'est bien mauvais signe. Que serait votre belle robe blanche, chères enfants, si la mettant tous les jours vous ne la laviez qu'une ou deux fois par an ?

Je ne vous reparlerai pas ce soir du voile ni du cierge de votre première communion solennelle. La modestie et la foi vive dont ils sont l'emblème, ce n'est pas seulement aujourd'hui qu'il faut les pratiquer. Il vous faudra toute votre vie être des jeunes filles réservées et pleines de pudeur, faisant l'édification de la paroisse. Ne ressemblez donc jamais à ces jeunes filles effrontées, insolentes, frivoles, ne songeant qu'à voir et à se faire voir ; mais que la modestie soit toujours la plus belle de vos parures.

Conservez toujours aussi la foi de votre baptême et de votre communion solennelle, et pour cela évitez ceux dont les discours ou les conversations pourraient ébranler cette foi. Ne lisez ni livres ni journaux parlant contre la religion. Au contraire, lisez de bons livres, qui, en entretenant et en complétant votre instruction religieuse, affermiront et développeront votre foi.

III

Il est autre chose encore sur quoi je veux attirer votre attention : ce n'est pas la belle médaille que vos mamans ont suspendue à votre cou ni le riche chapelet dont elles ont entouré votre poignet, je vous en entretiendrai ce soir avant votre consécration à T. S. Vierge. Ce dont je veux parler en ce moment, c'est du beau livre de messe que vos parents ou peut-être même vos parrains ou marraines vous ont acheté et dans lequel vous êtes aujourd'hui si heureux de suivre les offices. Ce missel a sa signification, lui aussi.

Il vous rappelle tout d'abord le grand devoir de la prière du matin et du soir. Ce devoir est bien important, puisque de lui dépendra votre persévérance. Nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu ; sans lui, en particulier, nous ne pouvons ni faire le bien que Dieu nous commande ni éviter le mal qu'il nous défend. Si donc vous voulez conserver la foi, rester purs, demeurer dans la grâce de Dieu, dans le chemin de l'honneur et de la vertu, éviter l'enfer et mériter le ciel, il vous faudra prier et prier matin et soir.

Votre livre de messe vous rappelle encore le grand devoir de la sanctification du dimanche, car c'est surtout ce jour-là que vous vous en servirez. Vous assisterez aux saints offices, je n'ai aucune inquiétude à ce sujet. Mais il faudra y assister avec un paroissien et autant que possible avec un paroissien complet. C'est le seul moyen d'y assister d'une façon intelligente, fructueuse, pieuse et surtout agréable. Pourquoi s'ennuie-t-on aux offices ? Parce qu'on y assiste sans livre, sans paroissien. Ceux qui assistent ainsi aux offices ne peuvent pas les suivre, ils ne comprennent rien aux prières qu'ils entendent ni aux belles cérémonies qui se déroulent sous leurs yeux. Désœuvrés pendant une demi-heure ou une heure, ils s'ennuient à mourir, estiment que le prêtre ne va jamais assez vite et attendent la fin avec impatience. Ah ! qu'il en était autrement jadis ! On considère les temps passés comme des temps d'ignorance, mais ce sont nos ancêtres, au contraire, qui, s'ils revenaient, nous prendraient pour des ignorants et des illettrés. En voyant leurs fils et petits-fils assister aux offices sans livre, ils en concluraient qu'ils ne savent plus lire.

Ce n'est pas eux qui seraient venus à l'église sans paroissien ! Ils avaient chacun le leur, et ils s'en servaient pour suivre les prières et prendre part aux chants. Aussi connaissant d'avance et ayant sous les yeux l'office qui se célébrait, s'y intéressant, y prenant part, ils ne le trouvaient jamais trop long ; au contraire, incapables de suivre le prêtre, ils trouvaient que celui-ci allait toujours trop vite.

Napoléon assistait toujours aux offices avec son livre, comme du reste tout le monde de ce temps-là. Il eût alors paru aussi étrange d'aller à l'église sans paroissien que d'aller labourer sans charrue, moissonner sans faucille ou à la guerre sans fusil. Or un jour qu'il assistait à la messe, — ce devait être au camp de Boulogne, — le prêtre qui célébrait se hâtait, pensant ainsi être agréable à l'empereur. Mais Napoléon l'interpellant : « De grâce, Monsieur, lui dit-il, n'allez donc pas si vite, je ne puis pas vous suivre. » Eh bien ! mes enfants, vous tous, m. f., assistez toujours aux offices avec un livre, comme le faisaient vos pères et comme le font encore aujourd'hui les chrétiens sérieux qui veulent assister aux offices, comme je le disais tout à l'heure, d'une façon intelligente, respectueuse pour Dieu et profitable pour eux.

Et maintenant, mes enfants, nous allons nous rendre aux fonts du baptême où il y a douze ans j'ai fait de vous des chrétiens en versant sur vos fronts l'eau sainte qui vous a rendus enfants de Dieu et de l'Eglise. Vous promettrez à Dieu, en renouvelant solennellement les promesses qu'ont faites pour vous vos parrains et marraines, d'être toujours de bons chrétiens, en attendant qu'après-

demain l'imposition des mains du Pontife et l'onction du saint chrême fassent de vous de parfaits chrétiens par le sacrement de confirmation. Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XXI

SS. SOTER ET CAIUS, PAPES : LES LEÇONS DU MARTYRE

Mes frères,

Notre méditation d'aujourd'hui est la suite logique de celle que nous vous avons proposée au cours de la semaine dernière. Une fois de plus, nous allons descendre aux Catacombes, pour y puiser de nouveaux exemples et de précieux enseignements.

I

Au cours du IIe siècle, entre les années 168 et 176, le siège de Pierre était occupé par un pape venu de l'Italie méridionale, de la Campanie plus exactement, et qui avait nom Soter. Ce chef suprême de l'Eglise nous est d'abord connu par l'épître qu'il écrivit aux fidèles de Corinthe, lettre à laquelle le fameux Denis de Corinthe répondit en louant le pape de sa bienfaisance et en rappelant que Rome et Corinthe doivent leur foi à Pierre et à Paul.

Plus encore que la missive pontificale, cette réponse constitue un document de premier ordre. Elle établit nettement l'origine apostolique du siège romain, elle en reconnaît, au moins implicitement, les prérogatives ; elle témoigne donc en faveur de l'unité de doctrine et de discipline, ainsi affirmée dès le IIe siècle avec une netteté qui ne laisse place à aucun doute et confirme les témoignages antérieurs. Enfin, en joignant les noms de S. Pierre et de S. Paul, cette pièce fait justice, dix-sept siècles à l'avance, des rêveries de ces naïfs qui ont formé ce qui se nomme ambitieusement l' « école de Tubingue » et qui, sous prétexte que Pierre et Paul ont eu leur point de vue différent sur des détails absolument secondaires, voudraient les mettre en opposition sur les questions de la foi. Le message de Denis de Corinthe dut donc réjouir le cœur du pape, qui en saisissait bien l'importance.

Un des caractères de Soter semble avoir été le souci du respect avec lequel on doit traiter les choses saintes. Au début, et c'est tout naturel, les rites sacrés n'étaient pas ordonnés avec une rigueur minutieuse. La persécution, toujours menaçante et souvent déchaînée, obligeait maintes fois à simplifier ou à abréger les cérémonies, afin d'éviter une surprise. Et cependant, il était nécessaire d'entourer les mystères divins d'une vénération extérieure qui ferait mieux comprendre aux fidèles leur grandeur intrinsèque. Le pape prit des mesures dans ce sens. D'après le *Liber Pontificalis*, il interdit aux vierges consacrées de toucher aux calices, aux ciboires, ou de procéder à des encensements durant les fonctions religieuses.

Ces diaconesses, qui ne participaient en aucune façon au sacrement de l'Ordre, avaient probablement — et dans de bonnes intentions sans doute — quelques velléités de s'assimiler aux diacres, qui, eux, ont reçu l'imposition des mains. Doucement, le pape régla l'affaire, afin que tout demeurât dans l'état prescrit par le Christ, qui n'admet aucune sorte de prêtresses autour de ses autels. Une autre préoccupation de Soter fut d'assurer à tous les fidèles, sauf à ceux que l'excommunication en excluait rigoureusement, au moins une communion annuelle. Il en fixa la date au Jeudi Saint, et certes rien n'était plus opportun que de convoquer les chrétiens à la sainte Table, au jour anniversaire de l'institution de l'Eucharistie.

Suivant la tradition léguée par ses prédécesseurs, Soter fit, au mois de décembre de diverses années, plusieurs ordinations qui lui permirent de consacrer dix-huit prêtres et neuf diacres pour le clergé de Rome, ainsi que onze évêques pour différentes Eglises. Il fut enfin saisi et martyrisé sous Marc-Aurèle, comme il allait terminer la quatrième année de son Pontificat, et les chrétiens l'ensevelirent dans ce cimetière de S. Calixte qui était une de leurs plus importantes Catacombes.

Les jours passèrent, toujours troublés, toujours remplis de périls. Divers pontifes succédèrent à S. Soter : S. Eleuthère, qui se montra si bon pour S. Irénée, primat de Lyon ; S. Victor, qui déploya une rigidité extrême dans la question de la date de Pâques en Orient ; S. Zéphirin, qui eut à combattre les hérésiarques à Rome même ; S. Calixte, S. Urbain Ier, S. Pontien, dont le ministère fut troublé par le schisme d'Hippolyte, le premier qui ait déchiré l'Eglise romaine. Puis il y eut une rapide succession de papes, martyrisés presque aussitôt après leur avènement : Anthère, Fabien, Corneille, Lucius, Etienne et Sixte II. La dynastie pontificale se continua, après le règne de S. Denys, de S. Felix et de S. Eutychien, par l'avènement de S. Caius, qui monta sur le trône à la fin du IIIe siècle et dont nous célébrons la fête le même jour que celle de S. Soter.

Caius était originaire de Dalmatie, ce qui confirme bien le caractère de catholicité qu'a possédé l'Eglise depuis ses origines, puisque la communauté de Rome, à qui était dévolue alors le choix du pape, n'hésitait pas à préférer un étranger à ses propres compatriotes lorsque l'intérêt général le demandait. Nous connaissons de ce pontife une ordonnance qui règle définitivement les quatre ordres mineurs de portier, lecteur, exorciste et acolyte, nécessaires avant de pouvoir être promu au sous-diaconat et d'accéder aux charges sacrées du diacre, du prêtre et de l'évêque. On sait, en effet, que si Notre-Seigneur a institué le sacrement de l'Ordre, en conférant le sacerdoce et l'épiscopat à ses apôtres lors de la Cène du Jeudi Saint et en leur donnant délégation, à eux et à leurs succes-

seurs, pour transmettre ces pouvoirs divins de génération en génération, il n'a point jugé nécessaire, pas plus que pour les autres sacrements, du reste, d'entrer dans les détails, et s'en est remis pour cela à son Eglise. On sait aussi que les apôtres, usant de leur prérogative, organisèrent le diaconat, dans les circonstances relatées au livre de leurs Actes. Mais tout cela n'empêchait nullement qu'une hiérarchie préparatoire et subalterne fût instituée à son tour.

Les ordres mineurs constituent-ils une espèce de démembrement du diaconat ou sont-ils simplement préliminaires du sacrement de l'Ordre ? La plupart des théologiens opinent pour la seconde hypothèse, et si, sans entrer dans la discussion, nous relatons la première, c'est qu'elle a été soutenue par des maîtres éminents. Quoi qu'il en soit, le pape Caius était parfaitement dans son droit en exigeant que nul ne reçût désormais les grades supérieurs sans avoir, au préalable, passé par les degrés inférieurs. Ce fut un de ses actes les plus importants.

La persécution de Dioclétien entrava souvent son ministère ; il fut même réduit, pour échapper aux recherches de la police impériale, à se cacher un certain temps au fond d'une caverne, et l'on devine combien, dans ces conditions, il lui était difficile de communiquer avec son troupeau et de faire parvenir ses directives aux fidèles de Rome, comme aux membres des communautés lointaines. On dit que sa retraite forcée dura huit ans environ, ce qui ne l'empêcha pas de procéder aux ordinations habituelles de décembre et d'y consacrer, en plusieurs fois, vingt-cinq prêtres, huit diacres et cinq évêques. Il fut enfin saisi, condamné et exécuté en même temps que son frère Gabinus, et sa mémoire, longtemps tombée dans l'oubli, fut restaurée, bien des siècles après, par l'un de ses successeurs, Urbain VIII.

II

Comme il est facile de s'en rendre compte par ce rapide exposé, quiconque, à ces époques terribles, acceptait le mandat de gouverner l'Eglise, souscrivait d'avance à sa condamnation à mort. Le martyre n'était d'ailleurs point une prérogative réservée aux papes. Le plus humble chrétien y était exposé, et devait le prévoir avant même de se diriger vers le baptistère. Ce n'est du reste qu'au prix de ces milliers de sacrifices que le triomphe de la foi a pu être assuré.

Mais, dira-t-on, est-ce que Dieu n'était pas assez puissant pour assurer la prééminence de ses dogmes et la domination de son Eglise, sans les innombrables épreuves de ceux qui se sont sacrifiés pour lui ? — Absolument parlant, si. Souvenez-vous de la réponse de Jésus à S. Pierre qui, dans le jardin de Gethsémani, avait tiré l'épée pour le défendre : « Crois-tu que mon Père ne pourrait envoyer à mon secours douze légions d'anges ? » Mais il ne faut pas oublier non plus que le monde avait beaucoup à expier et que, pour être uni au Christ dans la gloire, il faut d'abord accepter la croix qu'il place sur nos épaules et qu'il a, le premier, portée jusqu'au Calvaire. Il ne faut pas oublier non plus que « la plus grande preuve d'amour est de donner sa vie pour celui qu'on aime » et que, par conséquent, l'acceptation volontaire de la mort est l'épreuve suprême de la charité.

Ce sont les considérations de cet ordre qui nous indiquent la raison d'être du martyre. Elles nous en expliquent aussi la fécondité merveilleuse, car Dieu ne saurait être insensible à l'immolation héroïque de tant d'êtres qui ont préféré verser leur sang plutôt que de se séparer de lui. En reconnaissance de leur abnégation, il leur a accordé la plus haute des récompenses : celle de voir, du haut du ciel, le triomphe définitif de la cause pour laquelle ils s'étaient livrés aux bourreaux. Cela, d'ailleurs, sans préjudice de la rémunération personnelle promise à toute victime sainte.

Le martyre, en effet, assure par lui-même la rémission des péchés et l'accession au paradis, parce qu'il est un acte parfait d'amour de Dieu. Celui qui va affronter la mort pour le Seigneur n'en est pas moins tenu de confesser auparavant ses fautes graves et d'en obtenir l'absolution, toutes les fois au moins que les circonstances permettent cette démarche. Mais si la réception du sacrement de Pénitence est impossible, la victime est sanctifiée par cela même qu'elle s'offre exclusivement pour Dieu. Nous disons : *exclusivement,* car, en certaines époques de troubles sociaux ou de révolutions politiques, il y a des personnes qui, tout en étant foncièrement chrétiennes, sont persécutées plutôt à cause de leur situation privilégiée ou de leurs opinions qu'à cause de la religion catholique. Dans ces cas douteux, c'est le Seigneur seul qui peut faire la discrimination nécessaire et reconnaître les siens.

Laissons-lui le soin d'apprécier ces questions individuelles, qui n'infirment en rien la valeur du principe que le martyre suffit à remettre les péchés. Accepter de mourir pour le Seigneur, c'est se donner un titre infaillible à revivre éternellement dans l'amour et l'union de Celui qui paie à l'infini les moindres efforts accomplis pour lui.

N'allez pas croire, m. f., que cette théorie du martyre soit purement rétrospective. Pendant les premiers âges de l'ère chrétienne, les supplices furent les plus nombreux, ils se comptèrent par milliers et par centaines de milliers, non seulement dans la capitale du monde, mais dans toutes les villes de l'univers alors connu, et jusque dans les campagnes les plus reculées. A côté de quelques héros dont l'histoire a retenu les noms, il y en a eu des multitudes d'autres qui ne seront jamais connus, et dont le nombre ne peut être, même approximativement, établi. Les lois de proscription ont été en vigueur pendant plusieurs siècles, avec quelques intermittences de tolérance. Qui pourrait calculer combien de vies humaines ont été, pendant tout ce temps, dévorées dans les

arènes, sur les bûchers, lors des massacres collectifs ou parmi les tortures isolées ?

Mais il ne faut pas s'imaginer que l'épopée des martyrs ait été close avec les édits de pacification promulgués par Constantin. Chaque siècle nouveau a amené de nouvelles hécatombes, moins considérables, sans doute, mais tout aussi émouvantes et méritoires. Les invasions barbares ont renouvelé les fureurs païennes. Plus tard, les hérésies diverses, celle des Albigeois par exemple, ou, en pleine Renaissance, celle du protestantisme, ont fait couler des torrents de sang en haine de la foi. Il en a été de même au moment de la Révolution anglaise et ensuite au temps de la Terreur de 1793. L'Eglise dira officiellement un jour si, naguère, certains fusillés du Mexique ou de la République soviétique n'ont pas été traînés à l'immolation à cause de leur fidélité au Christ. Et les missionnaires qui, en Extrême-Orient ou dans les régions sauvages de l'Afrique, tombent encore, si nombreux, sous les coups des fanatiques, doivent-ils être exclus du martyrologe ?

Remarquez que, dans ce résumé que nous sommes forcés de faire si incomplet et si bref, nous ne mentionnons pas les milliers de soldats qui, depuis les Croisades jusqu'à Castelfidardo et Mentana, ont succombé pour défendre la cause catholique. Pourquoi cette omission ? Parce qu'une très prudente règle exige comme une condition de la reconnaissance officielle du martyre, que celui qui a subi la mort l'ait acceptée sans se défendre, sans mettre les armes à la main, à l'imitation du Maître qui se livra volontairement à ses ennemis, avec la douceur d'un agneau. Remarquez aussi que la sagesse de l'Eglise interdit aux chrétiens de se jeter, présomptueusement et sans nécessité, au devant d'une épreuve terrible qui pourrait tourner au détriment de leur salut, si leurs forces spirituelles venaient à défaillir pendant la crise.

Chacun de nous doit être résolu à braver la mort plutôt que d'abjurer ou de désobéir au Seigneur. Mais c'est à la Providence seule qu'il appartient de fixer l'heure où l'on aura le strict devoir de se montrer saintement intrépide. Il est possible, probable même, que la clémence du Très-Haut évitera à la plupart d'entre nous cette perspective glorieuse, mais redoutable. Et toutefois qui oserait prédire les horreurs qui se dérouleront au cours des bouleversements futurs du globe ? Ce serait curiosité vaine que de scruter les possibilités de l'avenir. Une seule chose est importante : fortifier et sanctifier son âme, être toujours prêt à mourir pour Notre-Seigneur, de même qu'il est mort pour nous.

XXII

S. FIDÈLE DE SIGMARINGEN : LA MORTIFICATION

Mes frères,

Sigmaringen est une de ces petites bourgades prospères, paisibles et laborieuses comme il en fleurit tant, depuis le moyen âge, dans le nord de l'Europe, en Allemagne et dans les pays scandinaves. C'est là que le XVI^e siècle vit naître, au sein d'une famille d'honorable bourgeoisie, un enfant prédestiné que l'on baptisa sous le nom de Fidèle.

I

Quoique, dès son enfance, il eût donné des signes de beaucoup de qualités humaines et de vertus surnaturelles plus nombreuses encore, Fidèle ne manifesta pas de bonne heure le désir de se dévouer totalement à Dieu. Il se contentait de vivre en bon garçon, doué d'un heureux caractère, ponctuel dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, mais nullement dédaigneux de se préparer une carrière. Il partit, en effet, vers quinze ou dix-huit ans, pour Fribourg, déjà célèbre par son Université, se fit inscrire parmi les étudiants et, au bout de quelques années, remporta le double diplôme de docteur en philosophie et de docteur en droit. Nous devons ajouter qu'il fut un constant modèle pour ses compagnons d'école et qu'il se perfectionna aussi bien dans la science du Christ que dans les connaissances profanes.

Pour achever son éducation, il résolut, suivant une méthode alors très à la mode, de voyager, afin d'acquérir de l'expérience en analysant et en comparant les mœurs et la civilisation de différents pays. Sa famille, qui adopta de bonne grâce ce projet, avait assez de relations pour lui procurer ses entrées dans le monde. Fidèle visita donc une bonne partie de l'Europe. Il se mit en rapport, en diverses capitales, avec les hommes les plus en vue, les charma tous par son savoir et la politesse de ses manières, et usa de son influence sur eux pour leur préconiser la pratique des maximes chrétiennes qu'un certain nombre négligeait trop facilement, surtout dans la gestion des affaires publiques. Il se trouva d'ailleurs toujours prêt à concourir à n'importe quelle bonne œuvre et à soutenir toute généreuse initiative.

Dieu récompensa ses premiers efforts en lui accordant le goût de la mortification, qui devait devenir plus tard un des traits saillants de son caractère et qui est, d'ailleurs, une grâce de choix, féconde en résultats heureux.

Cependant les années s'écoulaient, et Fidèle devait songer à se créer une situation stable. Il revint dans son Allemagne natale et son amour pour la justice le porta à embrasser la profession d'avocat, où il acquit très rapidement une réputation considérable. Mais le jeune maître ne tarda point à s'apercevoir que l'équité et le droit positif sont deux choses fort différentes, que les codes des législateurs modernes ne cadrent pas toujours avec les imprescriptibles commandements de Dieu, qu'entre la loi écrite et le droit naturel il y a des incompatibilités assez fréquentes. Il se rendit compte aussi qu'il n'est pas facile à une âme droite et loyale de se tirer sans quelques remords des subtilités des plaidoiries ; qu'un avocat, même

s'il ne ment pas, est parfois obligé de friser l'imposture et que les débats des tribunaux satisfont plus l'esprit de chicane que celui de la chevalerie et de la sainteté. Sa résolution fut vite prise ; afin de mieux assurer son salut éternel, il quitta le barreau et demanda à dépouiller sa toge pour revêtir à la place le froc de bure des Capucins.

On devine que les fils de S. François accueillirent avec bonheur une recrue aussi remarquable et aussi bien disposée. Aussitôt qu'il se fut abandonné entre les mains du Seigneur, Fidèle perdit jusqu'au moindre souvenir du monde : pas une fois il ne retourna la tête en arrière, vers cette existence brillante qu'il avait abandonnée sans nul regret. Il accomplit son noviciat avec une régularité et une ferveur qui allaient toujours croissant, si bien qu'il servit de modèle à ses compagnons et s'offrit, sans même s'en apercevoir, à l'admiration générale.

Après avoir émis ses vœux, le Fr. Fidèle partagea d'abord son temps, suivant les ordres de ses supérieurs, entre l'oraison et l'étude de l'Ecriture Sainte ; puis, dès qu'il fut prêt pour les luttes de la vérité sainte, on utilisa son talent d'orateur en l'envoyant prêcher aux catholiques et controverser avec les protestants. Dans ce double et délicat travail, ses succès furent merveilleux. On ne saurait dire le nombre des âmes qu'il a affermies dans la foi ou ramenées de l'hérésie.

Il fut choisi pour être le gardien, c'est-à-dire le supérieur, de plusieurs couvents de son Ordre. Nous ne pouvons le suivre dans toutes les résidences où l'obéissance l'envoyait; mais il nous suffira de savoir que, partout, son gouvernement fut basé sur la justice et la prudence, sur la discrétion et la douceur, sur la fermeté et l'humilité. On louait notamment en lui une exactitude rigoureuse à respecter et à faire respecter par les autres le vœu de pauvreté, qui est l'un des fondements essentiels de toute constitution monastique : ses réformes, sur ce point, firent éliminer des divers couvents qu'il dirigea jusqu'aux moindres traces de luxe, jusqu'aux moindres objets inutiles.

Mais ce qui le distingua surtout, ce fut l'exercice de la mortification. Les austérités, pourtant si sévères, de la vie franciscaine lui paraissaient encore insuffisantes. Il y ajoutait de nouveaux jeûnes, des veilles prolongées et des flagellations supplémentaires. Mais tandis qu'il faisait à sa chair une guerre sans merci, il montrait un empressement extrême à soulager les souffrances de son prochain. On le vit bien lorsqu'une épidémie ravagea les armées autrichiennes : Fidèle se fit à la fois l'infirmier et l'aumônier des soldats malades ; et, s'il parvint à guérir beaucoup de corps, il sauva plus d'âmes encore, qui s'envolèrent vers le ciel, converties par son dévouement et purifiées par son absolution.

Durant tout le cours de sa vie, l'ancien juriste s'appliqua à apaiser les différends, à régler à l'amiable les procès, afin de faire disparaître les haines. Mais comme tant de preuves de charité ne comblaient pas encore son désir, Fidèle demandait à la Sainte Vierge, envers qui il professait un culte filial, de lui obtenir la grâce du martyre, qui lui permettrait au moins de s'offrir tout entier à Dieu.

La Providence ne résista pas au vœu d'un de ses enfants les plus dévoués. La Sacrée Congrégation Romaine de la Propagande avait besoin de héros et d'apôtres pour maintenir la foi, non plus seulement chez les sauvages de l'Asie ou de l'Afrique, mais dans les régions du nord de l'Europe, où le luthéranisme avait accumulé les ruines. Ce fut dans ces derniers pays que Fidèle reçut l'ordre de se rendre, afin d'y attaquer l'erreur protestante. Il obéit avec allégresse, car il savait bien le péril où on l'envoyait.

Dès le début, il remporta sur les âmes de tels avantages que les hérétiques entrèrent dans la plus vive fureur. Leurs menaces l'effrayaient d'autant moins qu'il savait à quoi s'en tenir, puisqu'il avait prédit à ses chrétiens qu'il serait, au jour indiqué par lui à l'avance, massacré par les protestants. De fait, à plusieurs reprises, des embûches lui furent tendues. Mais l'heure de Dieu n'était pas encore arrivée, et toutes les tentatives échouèrent. Enfin, au jour annoncé, le saint se mit à prêcher comme de coutume. Précisément de nombreux hérétiques entouraient sa chaire, en proclamant leur désir de conversion. Mais on sut bientôt à quoi tendait tout ce zèle : ces prétendus néophytes se ruèrent sur le prédicateur, qu'ils mirent en pièces par haine de la foi.

II

Un des grands secrets des saints a toujours été de mourir à soi-même, afin de ne vivre qu'en Dieu et d'obtenir ainsi les grâces de sanctification pour sa propre âme et pour ses frères, que l'on désire ardemment sauver. Mais il ne serait pas juste de croire que l'ascétisme est spécialement réservé aux élites supérieures de ceux qui tendent, mieux que nous, vers une perfection toujours plus grande. Bien au contraire, le sacrifice est essentiel à la religion chrétienne. Notre-Seigneur en a donné des exemples incomparables, d'abord en s'humiliant jusqu'à accepter la condition de simple mortel, puis durant tout le cours de sa vie privée et de sa prédication, enfin pendant les heures atroces où il endura tant de supplices, depuis Gethsémani jusqu'au Golgotha.

Il est nécessaire que notre souffrance personnelle se joigne aux tortures du Christ : c'est le grand moyen d'expier nos fautes, toujours si nombreuses et souvent si graves ; c'est aussi la façon de nous appliquer les mérites que Jésus a accumulés pour nous, mais auxquels nous ne participons que dans la mesure où nous nous unissons à lui, dans la prière comme dans la fidélité, dans le courage comme dans l'holocauste. Il y a, certes, des degrés : le bon Pasteur ménage le vent à ses brebis tondues ; Dieu ne demande pas aux faibles, aux timides, une immolation semblable à celle qu'il

propose à ceux auxquels il a accordé le privilège de porter, tout près de lui, de lourdes croix. Retenons simplement ceci, que tout véritable chrétien est tenu de se renoncer volontairement, dans la mesure des circonstances et de sa possibilité, pour se rendre agréable au Seigneur.

Dans la vie courante, il ne s'agit ordinairement pas de se livrer aux macérations des ermites. Cela n'empêche nullement que bien des occasions de pénitence nous sont offertes, et que nous aurions tort de les négliger. Il y a d'abord les quelques privations disciplinaires qui sont imposées, et cela sous peine de péché grave, par les règles ordinaires de l'Eglise. Ainsi l'abstinence de chaque vendredi ; ainsi les jeûnes du Carême, des Quatre-Temps et des vigiles, pour les fidèles majeurs, jusqu'à l'âge de soixante ans, à moins que des motifs sérieux de travail, de santé ou autres ne s'y opposent.

A notre époque où la foi est si tiède souvent, on doit, à regret, compter parfois comme une mortification ce qui devrait être un bonheur, par exemple l'obligation de la prière, de l'assistance à la messe dominicale, l'obligation aussi de participer par ses aumônes aux œuvres essentielles sans lesquelles l'organisation hiérarchique ne saurait se maintenir au milieu de nous. Espérons que des jours meilleurs luiront où les catholiques comprendront que ce n'est pas une corvée que d'assister fidèlement aux saints mystères, mais que c'est au contraire un honneur, puisque la messe est l'audience de Dieu, et un avantage, puisque l'on y recueille des multitudes de grâces précieuses.

Mais il ne suffit point de se plier aux observances officielles, même lorsqu'elles sont pénibles. L'Eglise ne nous a imposé strictement qu'un minimum, et elle laisse à notre générosité le soin de faire quelque chose de plus, afin de mieux nous purifier et de nous approcher davantage du Dieu dont le Verbe accepta, par amour pour nous, jusqu'à la plus humiliante des morts.

Parmi les mortifications que nous restons libres de choisir, les unes nous sont imposées par les événements ; les autres pourraient être évitées si nous ne les accueillions spontanément, ou si même nous n'allions pas à leur rencontre. Il nous survient un accident, une maladie, une menace de ruine, une pénible discorde de famille, ou tel malheur qu'il vous plaira de supposer. Si vous regimbez contre l'épreuve, si vous vous en prenez au ciel que vous accuserez, bien injustement, de dureté, il ne résultera de cela aucun bien pour votre âme. Tout au contraire, vous aurez péché, une fois de plus, par manque de confiance et de résignation. Si même vous vous inclinez passivement, sans aucune vue surnaturelle, uniquement parce qu'on ne peut pas secouer le dur joug de la nécessité, le bénéfice de l'épreuve sera encore perdu pour vous. Mais si, au contraire, vous élevez vos regards et vos cœurs au-dessus des horizons bornés de la terre, si vous vous rappelez que toute souffrance est à la fois une expiation et une occasion de témoigner au Seigneur un courage fidèle, alors les faveurs célestes récompenseront votre vaillance sacrée.

Vous retirerez un bienfait du malheur, non pas seulement parce que les pensées surnaturelles auront, d'ores et déjà, allégé votre peine, mais surtout parce que la grâce divine viendra à votre secours. Votre mérite sera bien plus considérable encore si, après avoir accepté pour Dieu les maux que vous ne pouvez empêcher, vous y ajoutez librement quelques privations qui ne vous sont pas imposées. Est-ce donc si difficile que de sacrifier quelques plaisirs dangereux ou vains, pour consacrer le temps qui leur était destiné à l'accomplissement d'une bonne œuvre ? Ne peut-on pas économiser sur son superflu ou, ce qui serait mieux, sur les choses les moins indispensables, afin de subvenir aux nécessités de l'Eglise ? Et quand même l'on s'imposerait quelques jeûnes facultatifs, quelques macérations, est-ce que l'amour de Dieu ne vaut pas cela ?

Au reste, si les mortifications matérielles vous effraient, il en est de meilleures encore : ce sont celles qui consistent à dompter son âme. Accepter les humiliations, ou même les rechercher ; renoncer aux honneurs fugitifs, se contraindre à obéir plus généreusement et sans arrière-pensée, tout cela est une des meilleures formes d'ascétisme. Nous en pourrions citer bien d'autres, comme, par exemple, le dévouement à son prochain en vue de la gloire de Dieu.

Se mortifier, cela veut dire tuer en soi-même toutes les tendances mauvaises d'abord, et puis simplement imparfaites, pour substituer à sa pauvre existence vulgaire une vie réglée suivant les désirs de la Providence et qui s'écoulera dans une respectueuse intimité avec le Très-Haut.

Le programme est vaste, vous vous en rendez compte. C'est à chacun de vous de déterminer, suivant les conseils de son directeur de conscience, dans quelles limites vous pouvez l'accomplir. Dieu fasse que vos projets de sainteté s'élargissent le plus possible, car, plus vous aurez pieusement souffert ici-bas, mieux vous serez rémunérés au ciel.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

I

DEVOIRS ET ESPÉRANCES

Mademoiselle, Monsieur,

La vie, a-t-on dit, est un grand livre où nous écrivons une page chaque jour. Mais les feuilles tournent si vite que nous sommes bien souvent tentés d'oublier ce que nous avons écrit hier, et si impatients aussi de connaître l'avenir que nous voudrions déjà avoir écrit la page de demain.

Ensemble arrêtons-nous donc ce matin pour nous recueillir ici un instant sous le regard de Dieu et pour tracer en lettres d'or à la page de ce

jour, avec les sentiments si nobles qui remplissent votre cœur et que Dieu va consacrer à jamais, les devoirs si grands auxquels vous allez généreusement vous donner et surtout les espérances si belles qui vous sourient.

I

Vos devoirs ! Est-ce que je ne les retrouve pas dans ce passage si touchant des Livres Saints où sont racontés le charme et la douceur providentielles de la première union ?

Dieu avait achevé l'immense tâche de la création. Il avait regardé son ouvrage et il avait reconnu que tout était bien. L'être en vue duquel tout cela était fait allait venir. Recueilli en un mouvement d'amour plus profond, Dieu fit l'homme à son image, il le fit esprit comme lui, intelligence et volonté comme lui. Il mit dans sa poitrine un cœur pour aimer et sous son front une pensée, lumière pour connaître et force pour vouloir. Il plaça le chef-d'œuvre ainsi sorti de ses mains au sommet du monde créé, pour le dominer et l'assujettir à ses ordres.

Et pourtant en cet être qui devait se réjouir de vivre, il y avait une tristesse mystérieuse et si profonde que Dieu en eut pitié, et au lieu de répéter sur l'homme, comblé par lui du sublime bienfait, ce qu'il a dit sur tous les êtres de la nature, il songea à venir à son secours : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui une aide semblable à lui, qui soit l'appui de sa vie. »

Et il créa la femme de la substance même de l'homme.

Telle est la scène initiale d'où sont sorties la grandeur et la sainteté du mariage, d'où devaient naître toutes les générations humaines, et qui se renouvelle aujourd'hui au pied de cet autel.

Ainsi la femme, tirée du cœur même de l'homme, est pour lui l'aide providentielle, c'est-à-dire son secours, sa consolation, son amour. Elle le complète, elle le soutient, elle le charme, comme elle le perpétue. Et cette aide ne lui est pas inférieure ; elle lui est semblable. La dignité de l'épouse resplendit à travers la parole divine. Femme, elle est semblable à l'homme par son âme, par ses qualités exquises, par sa mission. Elle lui est soumise par amour, elle ne lui est pas assujettie ; elle garde toute l'égalité de son origine divine.

N'est-ce pas la touchante histoire de votre union ?

Les mariages sont écrits dans le ciel. Dieu, Monsieur, dans sa paternelle bonté, vous a préparé dans l'ombre d'une laborieuse maison, cette douce et aimable jeune fille. Puis, un jour, il vous a conduit vers elle. Vous avez apprécié et ces traditions d'ordre, de labeur et de dévouement du foyer où elle est née, et les dons qu'il a plu à la Providence de lui prodiguer : délicatesse de l'esprit, tendresse du cœur, force de la volonté, et ces charmes extérieurs qui sont comme les reflets d'une âme loyale et généreuse. Vous lui avez donné le meilleur amour de votre âme.

Et vous-même, Mademoiselle, connaissant la vie courageuse de ce jeune homme placé par Dieu sur votre chemin, l'estime dont il jouit auprès de tous ceux qui l'ont vu et qui le voient à l'œuvre, la fermeté de ses sentiments élevés et chrétiens, la franchise de son caractère et la sincérité de son affection, vous avez mis en lui toute votre confiance et agréé ses vœux les plus chers. Vos parents, qui en ce jour vous entourent, tout heureux, ont ratifié ce choix de votre cœur ; et maintenant à vous deux vous allez fonder un foyer.

Chose sainte et grave que de constituer une famille sur la terre ! Voilà pourquoi Notre-Seigneur l'a élevée à la dignité de sacrement et en a confié à son Eglise la garde et l'honneur.

Ni les hommes, ni les événements, ni les lois, ni les révolutions ne sauraient y porter atteinte. « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni. » Ainsi divinement constitué dans l'unité et dans l'indissolubilité du lien conjugal, le mariage doit continuer l'œuvre créatrice : « Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre. »

De là cette sollicitude de l'Eglise à rappeler aux jeunes époux que leur devoir et leur bonheur sont de revivre dans leurs enfants, que là est leur vraie gloire, leur seule richesse, et qu'il n'est pour l'homme au soir de la vie de plus délicieuse récompense que la couronne de ses enfants et de ses petits-enfants.

II

Mais si le mariage impose des devoirs, quelles ressources n'offre-t-il pas pour les remplir ? L'amour d'abord qui doit le vivifier, cet amour profond, véritable, qui n'est ni caprice, ni passion, mais la tendresse pure, inaltérable, douce et forte à la fois, celle qui demeure et qui résiste à tout. Dans un instant, devant Dieu, la main dans la main, vous vous direz l'un à l'autre : « Vous seul et pour toujours. »

Les longues années de bonheur que nous vous souhaitons ne feront qu'accroître votre mutuelle affection. Et ce chant de votre première tendresse sera encore le murmure de vos lèvres, quand elles se tairont pour toujours.

Sans doute, à travers le printemps où vous êtes, il faut entrevoir l'automne et l'hiver de la vie. Comme tous les êtres d'ici-bas, vous serez, hélas ! soumis à la loi de la souffrance. Aujourd'hui tout est joie. Mais vous aurez vos épreuves. En les supportant d'un même cœur vaillant, vous les rendrez moins lourdes, moins pénibles.

Vos larmes couleront peut-être. N'en avez-vous pas vu couler autour de vous, larmes de chagrin ou larmes d'angoisse ? Mais il y a, soyez-en sûrs, quelque douceur à les verser, quand on sent une main aimante qui les essuie et un cœur affectueux qui les recueille.

Et qui, malgré le temps, malgré les défaillances de la nature humaine, qui assurera à vos affections la force et la perpétuité ? L'union des âmes par la mise en commun des idées et des sentiments, de vos chagrins et de vos ennuis, et aussi

de votre bonne humeur et de votre tendresse. Si vos âmes que Dieu a formées l'une pour l'autre, qu'il va en quelque sorte verser l'une dans l'autre et pétrir dans son sang, se confondent ainsi et s'unissent en lui comme vos cœurs se fondent en un amour réciproque, votre union ne connaîtra pas la mélancolie des choses qui finissent. Elle participera de l'éternité des choses qui ne sont pas de la terre, car les âmes ne savent ni vieillir ni mourir.

Ensemble donc vous vivrez, vous penserez, vous travaillerez, vous prierez ; et c'est là, dans le labeur quotidien et dans la prière de chaque jour, que vous retremperez vos meilleurs sentiments ; vous y oublierez les inévitables froissements, les passagères imperfections, et vous y puiserez l'un pour l'autre plus de bonté, plus de condescendance, plus de dévouement, en un mot, un amour toujours meilleur.

* *

Et maintenant, vous allez formuler votre consentement mutuel. Le *oui* que vous allez prononcer, vous l'avez murmuré souvent sans doute au fond de vos cœurs. Aujourd'hui, c'est devant Dieu, — devant les chers disparus, qui sont présents ici, dans l'invisible, au milieu des parents et des amis qui ont tenu à vous témoigner leur sympathie et à partager votre bonheur, — que vous allez l'affirmer hautement ; *oui* solennel et sacré qui va établir entre vous une soudure inébranlable et qui se retrouvera désormais dans chacune de vos pensées, dans chacun des actes de votre vie, et je pourrais dire : dans chacun des battements de votre cœur.

Vous allez échanger l'anneau nuptial, cercle d'or solide, vénérable symbole de la décision librement prise et d'une union que rien ne saurait briser.

Vous allez enfin monter à l'autel, en plein sacrifice, comme pour vous unir à l'auguste Victime et vous offrir avec elle aux volontés divines.

Ainsi la page est écrite au livre de votre vie et vous allez la signer.

Un poète a dit : « Le livre s'ouvre seul au feuillet souvent lu. »

Relisez souvent la page de ce jour, et, quand l'âge sera descendu sur vous, malgré tous les inévitables accidents de la vie, vous la relirez encore et vous constaterez qu'au fond de vos cœurs vous êtes demeurés heureux, que votre amour est resté jeune, parce que vous lui avez donné de l'éternité, en en faisant un rayonnement de l'amour même de Dieu.

II

LES CONDITIONS DU VRAI BONHEUR ICI-BAS

Mademoiselle, Monsieur,

J'ai accepté avec une grande joie de prendre part à la cérémonie qui va vous donner l'un à l'autre.

Et comment en eût-il été autrement, quand les liens qui m'unissent à votre famille, Mademoiselle, datent de si longtemps ? C'est ainsi que je vous ai vue grandir dans la chaude atmosphère des affections qui vous entouraient, sous les regards de Celui qui bénissait les leçons et les exemples que vous receviez jusqu'à cette heure où, en vous unissant à votre époux, Dieu récompense et le dévouement dont vous avez été l'objet et l'affectueuse gratitude par laquelle vous n'avez cessé de le reconnaître.

Ma joie, Monsieur, s'accroît de la certitude du bonheur que vous donnerez à votre épouse en échange de celui qu'elle vous apportera elle-même.

Vous avez déjà fait vos preuves sur le terrain de la piété filiale et du devoir professionnel. A l'école du foyer, vous avez puisé les traditions de l'honneur et de la fidélité chrétienne. Et combien vous vous en êtes montré reconnaissant ! Par un travail opiniâtre et couronné de succès, vous êtes devenu l'artisan de votre propre destinée et vous avez le droit d'être fier de la situation que vous vous êtes créée, comme de l'estime dont elle est par tous entourée.

Cette préparation de vos deux vies et cette protection de vos deux familles, si imprégnées, l'une et l'autre, des pensées, des sentiments et des souvenirs qui font les âmes hautes, loyales et chrétiennes, ne peuvent manquer de se traduire dans une action réciproque et heureuse. C'est ce qui fait la sécurité de notre joie en ce jour.

Mais l'Eglise veut que je vous rappelle à quelles conditions vous trouverez le bonheur que vous cherchez, celui que la terre comporte. Laissez-moi le faire en quelques mots.

I

Quand on jette les yeux autour de soi, au point de vue de famille, on remarque aisément que, parmi toutes les unions contractées sous les meilleures auspices et dans les saintes joies d'une amitié réciproque, beaucoup perdent, avec le temps, leur première félicité et n'aboutissent qu'à une froide juxtaposition de vies sans joie mutuelle et sans secours efficace.

Dans les premières années de la vie commune de ces jeunes époux, tout était riant. Leur foyer domestique ressemblait à ces oasis délicieuses où tout est lumière, fraîcheur et parfums, dans un ciel pur et sous un soleil éclatant. Leurs âmes y chantaient la même harmonie et le peuplaient plus que tout un monde. Ce bonheur ne demeurait même pas concentré au dedans ; il rayonnait au dehors et, en les voyant heureux et satisfaits, tous leur applaudissaient et leur portaient envie.

Mais voyez ce qui est arrivé. Peu à peu cette atmosphère enchanteresse s'est transformée. Le ciel s'est voilé de nuages ; le soleil a perdu une partie de sa splendeur ; les fleurs se sont fanées ; les parfums se sont évanouis ; et de tout cet éclat il s'est fait quelque chose de triste et de sombre qui pèse sur l'âme comme un lourd fardeau.

Comment s'est opérée cette transformation ? Comment ce voile s'est-il étendu sur ce riant tableau ? Ah ! c'est que ces âmes n'avaient pas appelé à leur secours le principe générateur de la stabilité dans le bonheur du don de soi. Elles avaient compté sur elles seules, sur la fidélité de leurs propres sentiments ; et il s'est trouvé que, abandonnés à leur nature, ces sentiments étaient faibles et inconsistants. Elles avaient rêvé pour eux l'immortalité, et elles les ont trouvés éphémères. Et, un jour, s'apercevant que tout leur apparaissait dans une lumière nouvelle, elles ont regardé autour d'elles pour voir si les choses étaient toujours les mêmes. Tout était à sa place. Elles seules étaient changées... mais elles étaient bien changées !

Qu'eût-il donc fallu pour assurer la stabilité au bonheur de ces premiers jours, et que vous faut-il à vous-mêmes pour en posséder le bénéfice ? Demandons-en la réponse à ceux qui ont réalisé dans leur vie un bonheur durable et permanent, à ceux qui, à travers de longues vicissitudes, n'ont pas vu leur paix ébranlée ou troublée

Voici deux êtres qui se sont donnés l'un à l'autre, il y a vingt ans, trente ans, ou plus peut-être. Depuis cette heure, ils ne se sont pas départis de leur don ; et il y a trente ans que leur vie s'écoule ainsi dans un mutuel sacrifice et un mutuel amour. Je leur demande comment ils se trouvent de leur long dévouement. Ils me disent qu'ils sont heureux et qu'ils n'ont jamais cessé de l'être. J'interroge leur regard : il est limpide ; leur physionomie : elle est le reflet d'âmes sans reproche. Ils sont vraiment heureux !

Comment cela se fait-il donc et où ont-ils puisé ce secret qui a échappé à tant d'autres ?

Pénétrez dans le sanctuaire de leur demeure et suivez-les ; il vous sera facile de le savoir.

Au-dessus du foyer, témoin de leur joie constante et de leur invincible bonheur, il y a un signe : le signe d'un homme crucifié. Chaque matin et chaque soir, ils s'agenouillent ensemble au pied de cette image et ils demandent à Jésus-Christ, qu'elle représente, la force de s'aimer toujours. Chaque semaine, je les trouve au rendez-vous où les appelle la volonté de Jésus-Christ, et, aux grandes fêtes de l'année, à celui, plus intime encore, qu'il leur donne dans la communion à sa personne. Le secret de la stabilité de leur bonheur, il est là. Quand, ensemble, ils ont prié, ils se regardent et se sentent plus disposés à s'aimer. Les années sont venues, les épreuves et les inquiétudes ne leur ont pas été épargnées ; mais elles n'ont pas pu troubler leur bonheur, parce qu'elles n'ont pu troubler leur amour. S'ils ont eu à pardonner, ils se sont pardonné, parce que Jésus-Christ leur en a donné la force. S'ils ont eu à se consoler, ils se sont consolés, parce que Jésus-Christ leur en a donné la science. S'ils ont eu à s'encourager, ils se sont encouragés, parce que Jésus-Christ leur en a donné l'efficacité.

Maintenant ils n'ont plus rien à craindre ni du temps ni des épreuves. On dirait qu'ils habitent l'éternité ! Et le reflet de Jésus-Christ, descendu sur leur front, les a marqués d'une beauté qui rajeunit sans cesse et brave tout obstacle.

II

Donc la fidélité à Jésus-Christ, telle est la grande condition de la stabilité du bonheur, et tel est aussi le grand devoir qui résume pour vous tous les autres. Si vous voulez être heureux, prenez où elle se trouve la force qui peut donner le bonheur. Suivez la voie que l'expérience fait connaître.

Vous, Monsieur, vous vous rappellerez qui vous représentez dans la famille. Vous comprendrez que le chef y est plein de douceur et de tendresse plus encore que d'autorité, qu'il soutient dans les défaillances, console dans les tristesses, se réjouit dans les joies et enfin ne se sépare jamais des sentiments de celle qui est à lui.

Vous, Mademoiselle, vous apprendrez que vous devez une soumission pleine de respect et d'amour : non pas, sans doute, celle qui fait transiger avec le devoir, mais celle qui l'accepte, le bénit et l'honore. Aussi vous accomplirez de tout cœur la mission qui vous incombe. Il vous apparaîtra que cette mission, c'est d'adoucir sans froisser, d'inspirer sans s'imposer, de modérer sans paralyser, d'activer sans troubler.

Et si, un jour, Dieu vous bénit de la bénédiction promise autrefois aux patriarches et accordée à ceux qui le craignent, vous multiplierez autour de vous ces mêmes caractères, comme des reflets de votre amour.

Ce langage n'a rien qui puisse vous surprendre, heureux fiancés. Il est celui que vous entendez au fond de votre âme, Monsieur, comme l'écho des enseignements qui ont été donnés à votre enfance et des exemples que votre jeunesse a recueillis tout près de vous, et qui vous accompagnent encore de leur tutélaire protection. Vous avez appris des uns et des autres que la vie, pour donner sa mesure, a besoin de s'inspirer des pensées supérieures qui nous rattachent à l'action de Dieu. Vous croyez à cette action ; vous vivez sous cette influence, et vous faites bien. Quoi qu'on dise, oui, il faut à notre vie ces principes. Ils en fondent les espérances et en relèvent les services. Et si, pour les suivre, vous aviez besoin d'autres encouragements que ceux qui viennent de la fidélité à le faire, vous les trouveriez dans cette expérience recueillie tout près de vous : qu'une vie alimentée aux sources chrétiennes obtient déjà sa récompense dans l'estime qui s'attache toujours au bien accompli et dans l'honneur qui couronne le dévouement, lorsqu'il regarde plus haut que l'intérêt personnel.

Pour vous, Mademoiselle, afin d'être l'épouse chrétienne que je viens de décrire et d'accomplir la mission que Dieu vous a destinée, vous n'aurez qu'à vous continuer vous-même, qu'à reproduire ces vertus maternelles qui ont été la lumière incessante de votre vie. Elles n'ont jamais reculé

devant aucun sacrifice, elles ont toujours été égales à elles-mêmes. Aussi ont-elles mérité la récompense promise par les Saints Livres à la femme forte : « La femme forte fait la joie de sa maison, et le cœur de son mari se repose en elle avec confiance. »

Ces dispositions vous feront heureux tous deux, et votre fidélité ne se bornera pas à servir ceux de vos intérêts qui se meuvent dans la sphère étroite du temps qui passe : elle servira les intérêts plus élevés de vos âmes. Vivifiées à une source immortelle, elles aspireront à se donner mutuellement un bonheur qui ne finira pas. Elles entreront dans la pensée de Dieu, qui fait de l'union de la terre un prélude d'un lendemain éternel.

Dieu sera avec vous, et ses bénédictions seront de celles qu'il accorde à ses amis privilégiés et qui leur ont arraché, à travers les siècles, un long cri de reconnaissance.

Puisse-t-il en être ainsi ! C'est tout à la fois ma plus douce espérance et le vœu le plus ardent que mon cœur forme pour vous à ce moment solennel où le ciel et la terre, vos familles et vos amis s'unissent pour vous présager à tous deux les biens les meilleurs du présent et de l'avenir.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

11e LEÇON

Ve-VIIe ARTICLES DU SYMBOLE : LA DESCENTE DE JÉSUS-CHRIST AUX ENFERS, SA VIE GLORIEUSE

Q. 100. — *Que veulent dire ces paroles : « Est descendu aux enfers » ?*

R. — *Ces paroles veulent dire qu'après la mort de Jésus-Christ son âme alla visiter les âmes des justes et leur annoncer que la Rédemption était accomplie.*

Depuis qu'Adam et Eve avaient désobéi à Dieu, la porte du ciel était fermée. Aucun homme n'y était donc encore entré. Depuis le commencement du monde, il y avait eu sur terre des pécheurs, mais aussi des justes. Ces justes, comme le vieillard Siméon et S. Joseph, avaient vécu en obéissant de leur mieux à la loi que Dieu avait donnée jadis à Moïse et à son peuple sur le mont Sinaï. Ils ne méritaient pas de punition, puisqu'ils avaient été fidèles à Dieu ; mais ils n'avaient pas droit non plus au bonheur du ciel, puisque nos premiers parents avaient perdu ce droit pour eux et pour tous leurs descendants. Cependant ils savaient qu'un jour ce droit leur serait rendu, lorsque le Messie promis serait venu et les aurait rachetés. Ils attendaient donc avec impatience ce jour de leur entrée au ciel. Aussitôt après la mort de Jésus-Christ, tandis que son corps était au tombeau, comme nous l'avons dit, son âme alla visiter ces justes, leur dire que leur attente touchait à sa fin et qu'ils entreraient bientôt au ciel avec lui.

Q. 101 — *Que faut-il entendre ici par les enfers ?*

R. — *Il faut entendre ici par les enfers, qu'on appelle aussi les limbes, le lieu où les âmes justes attendaient que le Sauveur rouvrît le ciel aux hommes.*

Il ne faut pas confondre l'enfer et les enfers. L'enfer est le lieu où vont ceux qui meurent en état de révolte contre Dieu, où ils sont punis par des souffrances très douloureuses et d'où ils ne sortiront jamais. Les enfers sont un lieu où l'on ne souffre pas, mais où l'on est privé de la vue et de la compagnie de Dieu. C'est là qu'étaient les âmes des justes de l'Ancien Testament, en attendant que Jésus vînt les délivrer et leur ouvrir le ciel. C'est là que vont maintenant les âmes des jeunes enfants qui sont morts avant d'avoir l'usage de la raison, c'est-à-dire sans avoir jamais désobéi à Dieu, mais aussi sans avoir reçu le baptême, car sans le baptême, au moins de désir, on ne peut pas entrer au ciel. Ces petits enfants, n'ayant pas reçu le baptême, n'ayant pas pu le désirer, puisqu'ils ne pouvaient pas le connaître, resteront dans ce lieu pendant toute l'éternité.

On appelle aussi ce lieu les *limbes*. C'est un mot qui veut dire le bord, le pourtour du ciel. Aux limbes, on est tout près, mais cependant en dehors du ciel.

Q. 102. — *Que veulent dire ces paroles : « Est ressuscité des morts » ?*

R. — *Ces paroles veulent dire que, le troisième jour après sa mort, Jésus-Christ réunit son âme à son corps, par sa propre puissance, et sortit vivant du tombeau.*

La mort arrive au moment où l'âme se sépare du corps. Si l'âme vient à se réunir au corps, la vie reprend. C'est ce qu'on appelle une résurrection.

Jésus avait annoncé, avant de mourir, que trois jours après sa mort il ressusciterait, il serait de nouveau vivant. Les Juifs, qui n'avaient pas voulu croire que Jésus était Dieu, ne crurent pas davantage à cette prédiction. Ils s'imaginèrent que les disciples de Jésus allaient venir enlever son corps et le cacher pour faire croire à sa résurrection. Aussi demandèrent-ils à Pilate de faire sceller son tombeau et d'y placer une garde pour éviter toute supercherie.

Le matin du troisième jour, les soldats qui gardaient le tombeau étant là, un ange apparut devant la porte du sépulcre, brisa les scellés et fit rouler la pierre qui fermait l'entrée. Jésus était déjà sorti du sépulcre, entouré d'une lumière éclatante. Les soldats, épouvantés, se sauvèrent. Quand les saintes femmes vinrent un peu plus tard au tombeau, elles le trouvèrent vide. Le linceul qui avait enveloppé le corps de Jésus était encore là. Jésus était bien ressuscité comme il l'avait dit.

L'homme ne peut pas par sa seule puissance réunir ainsi son âme à son corps et reprendre

vie. Si cela était possible, nous pouvons être sûrs que beaucoup de morts useraient de ce pouvoir. Or les résurrections sont très rares et chaque fois qu'il s'en est produit une, nous savons qu'elle a été faite par Dieu. En ressuscitant, Jésus a prouvé qu'il était Dieu, car Dieu n'aurait jamais ressuscité un homme qui aurait trompé ses semblables et qui se serait moqué de lui en affirmant faussement qu'il était le Fils de Dieu.

—

Q. 103. — *Quel jour célèbre-t-on la résurrection de Jésus-Christ ?*

R. — *On célèbre la résurrection de Jésus-Christ le saint jour de Pâques.*

Le mot *Pâques* veut dire passage. Cette fête était célébrée par les Israélites pour rappeler deux grands événements : le passage de l'Ange exterminateur et le retour des Israélites dans leur patrie.

Vous savez, mes enfants, que Joseph, vendu par ses frères, avait été emmené en Egypte. Ayant gagné la confiance du Pharaon, roi d'Egypte, parce qu'il lui avait donné l'explication d'un songe et qu'il avait préservé le pays de la famine, il fit venir en Egypte Jacob, son père, avec sa famille. Plusieurs autres familles vinrent aussi avec eux. Mais, après un certain temps, comme les Israélites avaient beaucoup d'enfants et menaçaient, par leur nombre, de devenir plus puissants que les Egyptiens, ceux-ci décidèrent de les opprimer et de faire mourir tous les garçons qui viendraient au monde dans les familles israélites. Dieu envoya alors un sauveur à son peuple. Ce fut Moïse. Celui-ci fut chargé d'aller trouver le Pharaon et de lui ordonner, de la part de Dieu, de laisser les Israélites repartir dans leur pays. Le Pharaon n'y consentit pas. Alors, pour punir les Egyptiens, Dieu leur envoya les dix plaies d'Egypte. La dixième fut plus terrible que les autres : un ange de Dieu passa pendant la nuit et frappa de mort tous les premiers-nés des Egyptiens, épargnant ceux des Israélites qui avaient marqué leurs portes du sang de l'agneau immolé sur l'ordre de Dieu. Alors le Pharaon laissa partir les Israélites, qui prirent le chemin de Chanaan, leur pays. L'immolation de l'agneau pascal devait être renouvelée chaque année, pour rappeler le passage de l'Ange exterminateur et le passage des Israélites de l'Egypte dans leur patrie.

La Pâque chrétienne rappelle aussi plusieurs passages : le passage de Jésus de la mort à la vie, le passage de la mort du péché à la vie de la grâce par la Rédemption. Elle nous annonce le passage de la mort du tombeau à la vie nouvelle par la résurrection des corps à la fin du monde.

La fête de Pâques est la plus grande des fêtes chrétiennes. Autrefois elle commençait par un long office de nuit à la fin duquel on baptisait solennellement les catéchumènes. Ensuite on chantait une messe d'actions de grâces. Aujourd'hui, l'office est avancé et se célèbre le matin du Samedi Saint. La bénédiction du feu nouveau et celle du cierge pascal rappellent la résurrection de Jésus. La bénédiction des fonts baptismaux dont l'eau servira à baptiser, rappelle que Jésus est venu nous apporter la vie de la grâce et qu'il nous la donne par le baptême. Au début de la messe, on chante le premier *alleluia* en signe d'allégresse parce que Jésus est ressuscité.

—

Q. 104. — *A qui Jésus-Christ ressuscité s'est-il montré ?*

R. — *Jésus-Christ ressuscité s'est montré, pendant quarante jours, à ses Apôtres et à un grand nombre de ses disciples.*

Ceux qui avaient condamné et fait mourir Jésus n'avaient pas lieu d'être très fiers. Les soldats qui gardaient le tombeau ont été témoins de la résurrection du Christ, mais personne n'en souffle mot, ni eux, ni le Sanhédrin, ni Pilate. Jésus aurait pu les confondre en se montrant à eux, mais il dédaigne ce triomphe facile et il les laisse en face de leur conscience.

Il se montre, au contraire, à ceux qui étaient ses amis et à ceux qui ont besoin d'être fortifiés dans leur foi, parce qu'ils devront prêcher sa doctrine et raconter sa vie. Il apparaît successivement à Marie-Madeleine, à Pierre, à Jacques, aux disciples d'Emmaüs, aux onze Apôtres réunis au Cénacle et à une assemblée de plus de cinq cents personnes. Il apparaît en plein jour et en des lieux variés ; il parle, il mange avec ses disciples ; il fait toucher à l'un d'eux les cicatrices de ses mains, de ses pieds et de son côté.

Ainsi la résurrection de Jésus est un fait certain, si certain qu'aucun de ceux qui avaient intérêt à la nier n'a essayé de le faire.

—

Q. 105. — *Que veulent dire ces paroles : « Est monté aux cieux » ?*

R. — *Ces paroles veulent dire que, le quarantième jour après sa résurrection, Jésus-Christ quitta la terre et s'éleva au ciel en corps et en âme.*

Nous connaissons déjà le Mont des Oliviers. Il est situé à l'est de la ville de Jérusalem, dont il est séparé par la vallée du Cédron. C'est dans un jardin situé au pied du mont que Notre-Seigneur a passé les dernières heures qui ont précédé sa Passion.

Quarante jours après sa résurrection, Jésus monta avec ses Apôtres au sommet de la montagne ; puis, après leur avoir fait ses dernières recommandations, il s'éleva lentement dans les cieux. Les Apôtres le suivirent longtemps du regard ; enfin il disparut à leurs yeux. A partir de ce moment, le corps et l'âme de Jésus furent réunis à son Père dans la gloire et le bonheur du ciel.

En montant au ciel, Jésus nous en a, pour ainsi dire, montré le chemin. Nous aussi, un jour, si nous servons bien le bon Dieu sur terre, nous irons au ciel. Notre âme y entrera la première ; puis, à la fin du monde, au moment de la résur-